

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 25

Artikel: L'ovrâi que remet on eingon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

dit l'huissier ; trois cent vingt mille pour la seconde, trois cent vingt mille...

Personne ne dit mot : nul n'osait attaquer l'ennemi en face.

— Trois cent vingt mille francs pour la première.

— *Cinq cents !* dit une voix forte et métallique comme un sac d'écus que le garçon de caisse jette sur le comptoir.

— Trois cent vingt mille cinq cents pour la première, trois cent vingt mille cinq cents pour la seconde...

— *Vingt-un mille* fit une voix douce et timide.

Et d'enchère en enchère on arriva à 335,000 fr. Puis la voix douce et timide ajouta 500 fr. ; l'huissier cria trois fois, et le mot *adjugé* tomba sur les amis du cercle comme les cailles roties sur le camp d'Israël. *

Et puis Beau-Séjour n'a-t-il pas son passé historique, ses titres de gloire?... Lorsqu'en novembre 1797, Bonaparte, vainqueur de l'Italie, traversa la Suisse pour se rendre au Congrès de Rastadt, on courait au-devant de lui sur les chemins bordés d'une haie de curieux ; on s'élançait à la portière de sa voiture pour le mieux contempler, et, à l'entrée de Lausanne, trois belles et jeunes demoiselles le reçurent et l'accompagnèrent jusqu'à Beau-Séjour où elles lui offrirent un bouquet, avec ces vers :

L'ombre de César s'humilie,
Ta gloire abaisse sa fierté;
César asservit l'Italie
Et tu lui rends sa liberté.

Le soir, toute la ville fut illuminée.

Plus tard, en mai 1800, Bonaparte, prêt à franchir le St-Bernard, passa ses troupes en revue entre Morges et Lausanne, s'arrêta quelques jours dans cette dernière ville et logea de nouveau à Beau-Séjour.

En 1802, le gouvernement helvétique, fugitif de Berne, et poursuivi par les fédéralistes insurgés qui ne voulaient se soumettre à aucun prix aux institutions unitaires, vint se réfugier à Lausanne, le 20 septembre au soir, suivi de ses huissiers, de nombreux employés et de ses archives. Il traversa, comme un long convoi funèbre, les rues de Lausanne, tristes, désertes, sans lumière, et alla s'installer à Beau-Séjour, sur le chemin du port d'Ouchy, où, disait-on, des barques étaient prêtes à le transporter en Savoie au premier signal.

C'est encore à Beau-Séjour qu'habita, en 1839, le célèbre patriote et poète polonais Mickiewicz, chassé de son pays, et nommé professeur à l'académie de Lausanne.

Tels sont, outre la position exceptionnelle de notre cercle, en face d'un des plus beaux panoramas du monde, les divers souvenirs qui le rendent cher aux Lausannois.

L. M.

* Voir le *Conteur vaudois* du 25 février 1865.

Le parapluie.

Si jamais le parapluie a été utile, c'a été surtout pendant les derniers mois de 1878 et les premiers de 1879. Aujourd'hui même il est indispensable. On ne saurait donc trouver de sujet plus actuel.

Le parapluie a été connu dès les temps les plus reculés. Il paraît avoir pris naissance chez les Chinois, les Egyptiens et les Assyriens, et il était réservé à l'usage des princes et des souverains. Son adoption en France ne remonte qu'à deux siècles et demi. Les femmes s'en servirent les premières.

Vers 1640, le parapluie français pesait de 1 kilog. 500 à 2 kilog. et coûtait de 45 à 60 fr. C'était un meuble de famille, qui se transmettait de génération en génération. On le portait à l'aide d'un gros anneau de cuivre fixé sur un chapeau de même métal qui recouvrait à leur jonction l'extrémité des baleines.

On se servait en ce temps-là, et même postérieurement, pour le parapluie, de cuir, de toile cirée, d'étoffe de soie huilée, de papiers vernis ; puis on employa le gros de Tours et le gros de Naples uni ou chiné. Vers 1789, la mode fut aux taffetas rose, jaune, vert-pomme, uni ou chiné. Plus tard, on adopta les couleurs rouge, vert-clair, bleu, avec bordure de couleurs différentes ; enfin, vers 1825, on donna la préférence aux couleurs foncées, et ce sont encore aujourd'hui les couleurs les plus en usage.

Le parapluie aussi a été, dans toutes ses parties, l'objet de perfectionnements ingénieux, et l'on est successivement arrivé à livrer à des prix très modérés des produits de bonne qualité. L'antique manche a été raccourci, l'acier a remplacé la baleine, une élégance de bon goût a succédé aux formes massives.

Le parapluie est le symbole de la vie tranquille et paisible. C'est l'instrument de l'homme rangé, soigneux, du bourgeois, de M. Prudhomme. Quand on veut représenter le type du calme, de la médiocrité et de la bonhomie, il suffit de peindre un homme portant sous son bras un parapluie bien solennel, un *riflard* bien conditionné.

Les Anglais ne voyagent jamais sans leur parapluie. Ils l'entourent d'un fourreau de toile cirée et ne le quittent point. Pendu à la boutonnière de leur redingote ou de leur pardessus, c'est un inséparable compagnon de voyage et un ami fidèle qui les accompagne dans les plus périlleuses aventures. Un Anglais en voyage sans parapluie ne serait pas complet.

L'ovrâi que remet on eingon.

Après cl'lourâ dâo mài dè févrâ qu'a gaillâ fê dè mau pè châotré, lè dzeins qu'ont oquîe ont ma fâi étâ bin guignenâ. N'ia què lè pourrês dzeins que s'ein séyont pas trâo recheintu ; l'est veré que l'ont dza bin prâo dè guingnon dinsé. Mâ clliâo qu'eint ont rizu et que sè sont frottâ lè mans, l'est lè tiolâi, lè tâtérêts, lè ferblantiés et lè vitriés, que cein lâo z'a fê gagni 'na troupa dè bounès dzornâ. N'est pas

l'embarras que l'a fé on rudo teimps; du lè chix z'hàorès et demi, on oïessâi dza onna brechon dâo coté dè Dzenéva et on quart d'hàora ein aprés, cein coumeincé pè dâi revolins et dâi gottès de pliodze coumeint dâi brabants et pi tot d'on coup vouâitsé onna rollie et on oûra coumeint on ein avâi jamé revu du lo déludzo. On mettrâi dix socliets dè fordze po lo mémo perte que cein ne montrâi pas, kâ cl'oura écouessivè dâi brantsés asse grossés qu'on sa dè dix quartérons, eh ! que dio-yo ! le trossâvè et le traïsâi dâi pecheintès noyires coumeint dâi bâclirès; lè bous s'étaisont que bas coumeint quand on scié l'aveina; lè tiolès pliovessont; lè z'enseignès cambâvont lè mâisons et lè tsemenâ ein ferblianc prevolâvont tot coumeint dâo recôo qu'on tserdzé pè on dzo dè bise; enfin quiet : se c'ein n'avâi pas bôtsi, l'arâi étâ la fin dâo mondo. Et lè contréveints ! coumeint tè zonnâvont ! l'épêclliâvont lè carreaux, lè z'éparrès sè décllioulâvont et lè z'eingons sè traïsont.

Ora, po ein veni à l'histoire que vo vu contâ, vo deri que lè dzo d'aprés, on ovrâi étâi ein trein dè rabistoquâ ion dè cliâo contréveints qu'avâi tant tapâ, et dévessâi reinfatâ l'eingon dein son perte et lâi mettrâ dâo dzî po lo férè teni. L'étâi à n'on premi étadzo et lo gaillâ travaillivâ du su la fenêtra. Ne sé pas que l'eut, se la téta lâi verâ, ào bin se brelantsâ, ma adé est-te que dérûpitâ et lo vouai-que rrrâo avau su lo pavâ, étai lè quattro fai ein l'ai. Onna brava dama que brotisiv on pion po son vilho vai la fenêtra d'ein face, lo ve décheindrâ la garda et tracé vito lâi portâ on verro d'édhie, kâ le lo créyâi éterti; mâ nefâ; l'autro sè relâivè solet, mât tot parâi blianc coumeint onna pata, preind lo verro d'édhie, lo bâi et lo rebaillâ à clia bouna fenna ein lâi faseint :

— Ein vo bin remacheint; mât dites-vâi, madama, dè quin étadzo foudrai-te tsezi po avâi on verro dè vin ?

La mort du Beau Richard.

II

Le lendemain, toujours flanquée de Mlles Prudence et Clarisse, l'héritière du marchand de nouveautés faisait, pour ainsi dire, ses premières armes comme caissière du magasin paternel.

En province, tout marchand sait le nom de tout acheteur. L'arrivée d'un client nouveau fit soudain événement dans la vieille boutique. Un grand et beau jeune homme, simplement mais élégamment habillé, vint demander des rubans blancs et des gants. Les deux demoiselles de magasin, bien qu'elles fussent curieuses et rusées comme de vieilles chattes, n'eurent pas idée de l'avoir jamais vu :

— Qu'est-ce que ça peut bien être, que ce beau jeune homme ? dit tout bas Mlle Clarisse à Mlle Prudence, en furetant dans un carton.

— C'est sans doute le nouveau sous-préfet, répondit non moins discrètement Mlle Prudence.

Puis tout haut à l'acheteur :

— Si monsieur veut avoir la bonté de passer à la caisse ?

L'étranger se retourna négligemment et vint payer. Mlle Emmeline Poirier vit en face les grands yeux noirs qui, la veille, l'avaient déjà regardée et de près :

— Combien y a-t-il à recevoir, demanda-t-elle d'une voix émue.

— Sept francs cinquante, dit Mlle Prudence.

Le jeune homme paya, salua la jeune caissière avec un trouble respectueux et sortit.

La petite pensionnaire avait reconnu le Beau Richard. Elle n'en dit rien à personne. Pourquoi ? Nous ne le savons pas, et certes l'enfant n'en savait pas plus que nous.

La « foire des Capucins » dure huit jours à X... Mlle Emmeline Poirier retourna au cirque du Beau Richard, mais elle était accompagnée de ses parents, et nul ne peut dire si le brillant gymnaste devina sa présence.

Le lendemain de cette représentation, la dernière, on démolissait les baraquas. La foire était finie. Vers midi, M. Jean-Baptiste Poirier savourait après déjeuner sa tasse de fin moka, débauche des provinciaux honnêtes. Sa femme et sa fille venaient de descendre au magasin. On vint lui dire que quelqu'un demandait à lui parler :

— La personne a-t-elle dit son nom ?

— Non, monsieur. C'est un étranger, de passage à X... qui désire vous voir.

— Faites entrer.

Le jeune homme qui avait quelques jours auparavant, dans la boutique, excité les curiosités de Mlles Clarisse et Prudence, se montra sur le seuil de la salle à manger. D'un geste plein d'amabilité, le vieillard fit signe au visiteur imprévu d'entrer tout à fait, en lui montrant une chaise en face de lui.

Nous savons que c'était le Beau Richard. Mais le commerçant l'ignorait.

— Qui ai-je l'honneur de recevoir ? demanda-t-il.

— Monsieur, dit avec une grande simplicité le Beau Richard, je suis le directeur du cirque de la foire des Capucins.

Le marchand de nouveautés eut un mouvement de surprise si instinctif que le jeune homme en fut tout troublé :

— Ma visite vous étonne, monsieur, ajouta-t-il, je le conçois, mais j'ai besoin de toute votre indulgence pour l'exposition des motifs qui m'amènent devant vous. Je serai bref. Vous savez, monsieur, ma profession et le nom sous lequel je l'exerce. Ce nom n'est pas le mien. Je m'appelle F... de C., du nom de mon père. Ma famille habite Avignon. Je suis resté orphelin très jeune. Ma mère a dépensé dix mille francs qui lui restaient pour me faire faire de bonnes études. J'ai été reçu bachelier, et ma mère est morte alors que nous dépendions son dernier écu de cent francs...

— Pardon, monsieur, interrompit le père d'Emmeline, je ne vois pas l'intérêt que peuvent avoir pour moi ces détails intimes, dont, d'ailleurs, je suis très touché.

— Monsieur, ces détails sont nécessaires, indispensables, je le crois du moins, au but de ma visite. Permettez-moi donc d'achever !... J'avais vingt ans à la mort de ma mère. J'étais seul. Je voulus m'orienter parmi les écueils de la vie. J'ai cherché une position en rapport avec l'honorabilité de mon nom, mes études et ma pauvreté. Je n'ai pas trouvé. Peut-être ai-je mal cherché ? Je le crois aujourd'hui. Des rêves de jeune fou, la passion du théâtre m'ont perdu. Je me croyais né pour la scène. Comme bien d'autres, enfin, j'ai voulu être acteur, je suis arrivé à me faire saltimbanque. Il y a huit ans de cela, monsieur. Aujourd'hui, je gagne quarante mille francs par an. J'ai là, dans mon portefeuille, pour quatre-vingt-dix mille francs d'obligations de la ville de Paris, fruit de mes économies. Je suis honnête homme, et si j'exerce une industrie répudiée par l'honnêteté bourgeoise, je l'exerce du moins dans les limites où se renferme la plus sévère conscience.

Ici, le brave commerçant, vivement intéressé, fit un geste de surprise impatient. Sa physionomie disait : « Au fait ! » Le jeune homme comprit. Il ajouta :

— Monsieur Poirier, j'ai remarqué mademoiselle Emmeline et l'impression profonde qu'elle m'a faite m'a révélé une vie nouvelle. Je n'ai jamais aimé. J'ignorais ce sentiment qui élève et transporte l'âme. J'en suis possédé aujourd'hui. J'aime mademoiselle votre fille, et j'ai l'honneur de vous la demander en mariage.

Le marchand de nouveautés se leva comme un diable échappé d'une boîte fantastique :